

Mythel-Ange Isidore

GWADDA

STUP.



Mythel-Ange Isidore

GwadaStup.

© Mythel-Ange Isidore, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1217-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie : Koba, Jean-Marie & Rodrigue

Chapitre 1 : Juillet 1981

Ce n'était pas une querelle d'amoureux. Ce n'était pas une scène de ménage.

C'était une attaque.

La phrase dédaigneuse « Soi-disant que tu as été élevée par ton aïeule, mais... je dois faire ton éducation ! » avait été une mise en jambe.

De là, implacablement, la condescendance de Rodrigue avait explosé en furie.

Aussi enragé qu'un chien au combat, Rodrigue avait déchiré à mains nues, chemisette, paire de jeans et sous-vêtement d'une Koba tétanisée.

Il l'avait poussée dans le cagibi à balais. C'était manière pour lui de démontrer que « Tout ce qu'il y a dans cette maison m'appartient. Tu es dans ma maison. C'est chez moi ici ! Tu vas comprendre, oui !!! Je dispose des meubles ! Je dispose de toi ! Qu'est-ce que tu crois ?! »

La serrure de la porte du placard avait claqué. Koba n'avait jamais entendu ce bruit aussi nettement. Elle eut l'impression que c'était le *kap*¹ d'une paire de menottes ! Enfermée, Koba imagina les murs l'emmurant dans cette prison de béton. Sa panique créa des ombres bizarres et inquiétantes.

Se sentant trop vulnérable, pour ne pas perdre la tête, Koba appliqua ses majeurs sur le tragus de ses deux oreilles pour bloquer son conduit auditif. Inspiration, expiration et battements cardiaques stabilisèrent son émoi. Dans l'inconfort du petit espace, le gong de son cœur et la profonde vibration de sa respiration apaisèrent Koba.

De nouveau maîtresse de ses esprits, Koba raisonna que Rodrigue avait beau se croire maître en la demeure, la maison de sa grand-mère à elle et tous ses recoins, elle les connaissait aussi bien que sa poche. Elle y avait grandi et vécu toute sa vie. Elle n'avait rien à craindre du noir. Dans cette pièce de rangement, il était disposé des gants, des produits de nettoyage, des serpillières propres, quatre balais paille de riz, trois seaux de lavage bien alignés par ses soins (puisque c'est elle qui se chargeait des tâches ménagères).

Les mauvais esprits n'étaient que des petits mabouyas², voire des souris qui se

glisseraient dans l'embrasement de la porte pour fuir sa présence dérangeante.

À l'aveuglette, Koba poussa les seaux pour s'en faire une chaise d'occasion. Elle se leva et s'assit pour éviter l'ankylose générale jusqu'au moment où le manque d'air et la déshydratation eurent raison de sa volonté. La tête lui tourna. Elle perdit conscience. En dépit de l'amollissement de tout son corps, à cause de son inconscient traumatisé, ses muscles tressautaient.

Sa syncope fut interrompue par un Rodrigue aux airs inquiets. Dans son état d'immobilité cataleptique traversée par des sortes de spasmes, l'eau jetée à sa figure fit à Koba l'effet d'un glaçon. Le froid la ranima.

Instinctivement, elle mit ses mains en coupe pour laper et mouiller ses lèvres gercées bordées par une muqueuse de salive blanche et sèche.

Rodrigue lui caressa la tête en murmurant : « Pourquoi tu m'obliges à agir ainsi, hein ? Sois plus sage à l'avenir. Tout ira bien, tu es mon amoureuse, ma doudou. »

Recroquevillée, les genoux douloureux, les articulations grinçantes, Koba prit la pleine mesure de la domination despotique de Rodrigue. Ce qu'elle disait, ce qu'elle portait, ce qu'elle mangeait, qui elle fréquentait... rien n'échappait à Rodrigue. Si elle avait le malheur de ne pas le satisfaire, il la corrigeait.

Ce qui ne cessait de la surprendre, c'est que de l'extérieur, il semblait l'homme parfait : soucieux de l'apparence de sa chérie, attentif à ce qu'elle soit toujours sous son meilleur jour, toujours prêt à prendre sa défense face à des *boug ochan*³.

D'un point de vue scientifique, si elle avait été la biodiversité et si lui avait représenté le genre humain, leur couple aurait été la démonstration vivante que les hommes et la biodiversité ne vont pas de pair.

Une fois remise de ses émotions, respirant à pleines narines, Koba sut trois choses.

Primo, demander à Rodrigue de partir n'était pas une option. La rupture polie qui mettrait fin à leur couple était une totale impossibilité.

Deusio, Rodrigue était un genre de virus contre lequel elle ne disposait pas du vaccin. Certes, elle ignorait comment se tirer de là, mais elle ne serait pas une

naufragée de l'amour dépérissant à petit feu par la faute d'un homme.

Tertio, elle n'avait pas le moins du monde l'intention de se fier aux forces de police.

Dans un commissariat, assise devant un bureau dans un lieu aux portes bâillant largement aux moindres courants d'air, elle se retrouverait en train de répondre aux questions d'un policier. Ses réponses tomberaient dans toutes les oreilles de passage pour lesquelles il était admis qu'un homme normal a un zeste de rudesse en lui, qu'une femme qui dit non durant l'acte veut dire oui, que forcer la relation sexuelle n'a rien de violent. L'homme sent ces choses, la femme sait ces choses et elle aime ça !

Quant à croire à la justice... dans un tribunal, son histoire serait une farce. Elle y subirait des questions intrusives. Elle y exposerait sa vie intime devant des hommes en robes. Elle deviendrait le sujet principal des ragots. Tout un chacun méditerait d'elle.

La justice pleine de testostérone des hommes ne la prendrait pas en considération. Dans les faits, elle serait méprisée. Quant à lui, il y gagnerait l'assurance de pouvoir redoubler les coups à son encontre en toute impunité.

C'est à bonne école qu'elle avait appris ces réalités. Spectatrice des scènes de ménage dantesques entre son père et sa mère, dans les brumes de sa mémoire elle avait la vision de son père agenouillé. Larmoyant, il s'excusait d'une gifle ayant fendu la bouche de sa conjointe. Il était pardonné dans les effusions d'une réconciliation aussi brève qu'une trêve. Sa mère et son père se phagocytèrent dans les étincelles d'une relation obsessionnelle.

Cette violence conjugale se traitait silencieusement dans le cercle intrafamilial. Aux yeux du monde, sa mère était une femme *dèkdèk*⁴. Son mari lui remettait les idées en place en la secouant quelque peu. De temps en temps, elle boitait ou avait quelques égratignures sans aucune gravité. Sur des kilomètres à la ronde, depuis la porte de leur maison jusqu'à Pointe-à-Pitre, tout le monde savait que sa mère était une femme-*pinision*⁵. Elle était insupportable. Avec sa jalousie à tout-va, elle rendait leur vie épouvantable.

Sa grand-mère paternelle avait été son échappatoire.

L'avenue de lumière de son enfance avait été sa mamie. Elle avait réclamé sa

petite-fille pour la Toussaint et s'était assurée qu'elle ne la quitte plus. Elle avait eu cette chance : Mémé Clairinette avait été son soleil, sa lune, son ciel, son monde entier, son univers, sa colonne vertébrale et la main qui avait eu autorité parentale sur son berceau.

Le seul commentaire que Mémé Clairinette n'ait jamais fait sur le couple que composaient son fils et sa belle-fille se résumait à : « Je n'avais qu'un devoir, il était envers toi, mon unique petite-fille. » C'étaient les mots du bonheur pour Koba.

Sans rien rajouter, Mémé avait caressé la joue de sa petite-fille. Aux anges, Koba avait entraperçu les veines saillantes des mains parcheminées de Mémé avant de fermer les yeux sous la douceur infinie de la paume de sa grand-mère qui dégageait un arôme bien spécial (elle sentait la crème Nivea). Ses doigts aux ongles courts dispensaient un réconfort inné. Mémé Clairinette n'était que délicatesse et bien-être au point que quand sa grand-mère la coiffait, Koba n'avait jamais mal au crâne. Les nœuds de ses cheveux crépus cédaient naturellement sous les dents du peigne.

Elle n'avait eu en souvenir de Mémé que son dentier et l'affiche de l'archange saint Michel terrassant le dragon qui ornait son salon.

Son père avait tout brûlé (y compris les photos de famille) pour effacer le moindre élément qui aurait témoigné de l'existence de Mémé.

Quoi qu'il en soit de la mésentente entre sa grand-mère et son père, pour Koba, Mémé Clairinette fut une mémé en sucre d'orge.

Chapitre 2 : La salle de bains

Toute la vie intime de ses parents avait été déballée. Tout ce tas de linge sale exposé en public avait été commenté par toutes les mauvaises langues diablement emballées par ce fait divers : un enseignant (très) apprécié accusé de viol par sa femme (au foyer).

Les accusations contenues dans le dépôt de plainte au commissariat faisaient l'actualité dans toutes les chaumières de Guadeloupe.

Son père n'était pas qu'un docteur en littérature. Son père était une plume poétique dont le premier recueil de poèmes universitaires avait été qualifié d'orgasme littéraire.

C'était un homme dont la virtuosité de la plume remuait les cendres de la mémoire nègre. Lettre après lettre, phrase après phrase, il ramenait au premier plan des noirs happés dans la nuit des temps sans avoir pu conserver la place qui leur revenait dans l'histoire. Extraites du dédain historique, ces biographies oubliées ressuscitaient les morts anonymes. Si les morceaux de vie des grands hommes noirs redécoupaient les pages des manuels scolaires contemporains, c'était grâce à lui. Si du statut d'esclave valant à peine le prix d'une bête de somme, les noirs s'érigeaient en écrivains, politiciens, bâtisseurs d'empire, résistants, etc., c'était grâce à lui. L'histoire se réécrivait pour faire la place aux noirs grâce à son père.

Louangé de toutes parts, il était porté si haut dans les nues qu'il était nimbé d'un halo lumineux : l'auréole du saint homme illuminait les esprits. Son œuvre était un véritable apostolat ! Il était le ministère de la négritude à lui tout seul.

Les épithètes les plus admirables décrivaient son père. Les adjectifs les plus détestables qualifiaient sa mère.

En somme, c'était un euphémisme que de dire que cet homme exceptionnel avait face à lui une hystérique prête à tout.

Quant à elle, Koba ne pouvait pas ne pas ouïr les commentaires critiques. À son passage, le volume des voix s'atténuait, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter les murmures malsains. Il était question des doutes quant à la soi-disant fragilité de sa mère et de la perplexité quant à la soi-disant agressivité de son père. Quelle femme digne de ce nom, avec un minimum de respect pour elle-même et avec un

minimum de dignité, va exposer ses affaires privées ? Autant se promener cul nu et seins à l'air sur la place de la Victoire⁶ !

Depuis quand un homme marié (un professeur universitaire de surcroît) violait sa femme ? Elle aurait pu trouver un prétexte plus crédible : une mutilation, par exemple ?! Dans le lit conjugal, il n'y avait pas de violence... Vraiment, c'était du grand n'importe *kibiten*⁷ ! À ce train-là, c'était la porte ouverte à tout. Pourquoi ne pas porter plainte parce qu'un homme vous siffle dans la rue ? Pourquoi ne pas courir aux policiers parce qu'un autre a la drague lourdement entreprenante en boîte de nuit ?

Toutes ces sévères conventions collectives amoureuses et les subtiles règles du flirt, Koba les avait découvertes avec Rodrigue.

D'abord, ils avaient ri aux larmes ensemble. Comblée de joie, en toute naïveté, elle s'était blottie contre son cher et tendre, fermant ses deux oreilles aux bruits qui couraient et à sa prétendue double vie. Que pourrait une autre femme face à elle, face à eux, face à ce sentiment de complétude. Qu'il ait eu des partenaires multiples prouvait que d'autres femmes le désiraient. Qu'il ait été un homme à femmes prouvait qu'elle était l'unique à le captiver. Leurs étreintes étaient paradisiaques, leur amour était céleste.

Les pages de ce beau roman à l'eau de rose n'étaient aujourd'hui plus que des confettis de désillusions. Elle avait été une belle génisse innocente : ni plus ni moins qu'une oie blanche devant son prince charmant.

Au bout de deux années, elle anticipait le moment de bascule. Animal dressé aux coups, Koba avait un sixième sens pour lire sur le visage de Rodrigue le pincement invisible, le tic d'aigreur qui déformait ses zygomatiques. Ce rictus de rage, nulle autre qu'elle ne le voyait. Elle était la seule à le reconnaître dans le visage serein de son amoureux. C'était une expression diffuse, fugace, aussi rapide que l'éclair : un léger écarquillement des paupières en une palpitation aussi superficielle que le battement d'aile d'un papillon.

Dès lors, le paradis devenait enfer.

Qui voudrait d'elle si ce n'est lui ? Elle devrait s'estimer valorisée des faveurs d'un homme qui d'un claquement de doigts pouvait coucher avec qui lui

plaisait !

Cette double rengaine était une sorte d'accompagnement a capella des claques contre ses joues.

Les débordements de Rodrigue suivaient une routine. Il la poussait. Il la faisait tomber. Il l'étouffait. Il la frappait. Il était chat. Elle était souris.

*Blanm*⁸, les gifles la mitraillaient. Elles s'échouaient avec la force d'une vague hurlante heurtant la côte de son visage.

En ce moment, elle avait du sang dans la bouche après que sa tête a heurté la porcelaine des toilettes. Elles constituèrent un billot improvisé sur lequel Rodrigue l'aplatit jusqu'à ce qu'elle en avale presque le mélange de merde et d'urine qui était fraîchement sorti de ses boyaux.

Sa langue gonflée voulait jaillir à travers ses lèvres. À genoux dans la salle de bains, le dos lardé de coups de genou, le visage enfoncé dans la merde et le pissat, Koba était vide.

Le nez enfoui dans la cuvette, au fond de ses narines, il y avait l'odeur d'urine et d'excréments dans laquelle sa face avait trempé. L'arrière-goût cru du mélange nappait le fond de sa gorge.

Parce que résister empirerait la situation, Koba laissa faire.

À ce niveau de terreur, elle n'était plus un être humain. Elle n'était ni raison ni logique. Elle était instinct primaire de survie.

Quand Rodrigue se fut lassé du spectacle de sa face réduite à une barbouille sale faite du fond de teint des taches boueuses du décomposé des W.-C., les yeux fermés, Koba palpa la merde dans ses cheveux. Les yeux ouverts, elle vit la merde sous ses ongles.

Elle régurgita spontanément. C'était un rejet de sa bouche, de sa langue, de sa gorge, de tout son corps. La bile empira l'ire de Rodrigue.

Il enfila des gants de nettoyage en plastique rouge. Brutalement, il lui redressa la tête. Il tira sa langue hors de sa bouche. Il renifla et hurla avec une mine dégoûtée, « Tu pues de la gueule ! »

Elle eut un mouvement de recul. Elle fit la tortue : apeurée, elle rentra le cou